

FRÈRES DE SANG

Jérôme Meizoz

*Il n'y a de terrible en nous que ce
qui n'a pas encore été dit.*

L.-F. Céline

*

Ils avaient passé la journée à centrifuger les hausses pleines de miel. Quelques abeilles agressives tournaient encore dans l'air, après le rapt de leurs réserves. La masse récoltée coulait paresseusement dans le tonneau d'inox brillant. Ensuite, il faudrait vérifier son humidité et en laisser évaporer la quantité nécessaire jusqu'à la mise en pots. Des vergers où ils travaillaient, on voyait en bas les étages de vignes, le grand damier des murs. Un paysage bichonné, propre, une sorte d'immense musée qui plongeait vers le Léman. Sur la route de la Corniche, des voitures crachaient des grappes de touristes, le nez dans leurs guides de voyage.

L'automne, tous deux faisaient les marchés dans les bourgades des deux rives, ils montaient deux tables où s'étaient leurs produits à l'enseigne du *Mouton révolté*. Miel, confitures, compotes, mélanges pour gâteaux, fruits secs, sirops... L'aîné ne manquait pas de métier. Il avait monté sa petite affaire en collaboration avec les agriculteurs des environs. Leurs surplus rachetés, il les transformait. Près de la maison, il avait bâti un hangar de bois, à la fois atelier et dépôt. Le cadet jouait dans un groupe rock qui marchait fort, *Baramine*. On le disait toxico. Durant plusieurs mois il avait disparu, les voisins parlaient d'un séjour en prison, puis il était parti en Inde et revenu sans un sou. Désormais son frère l'avait engagé à ses côtés, histoire qu'il se tienne tranquille. Lui-même avait fait

plusieurs métiers, vécu dans une communauté agraire, travaillé dans les alpages, défilé contre les centrales nucléaires. Tous deux partageaient une répulsion pour le conformisme, la discipline du pays et la furie commerçante qui le gouvernait. Après la mort de leurs parents, la maison leur revint, mais ils ne firent aucun travail de rénovation. Ils s'en tenaient à leurs produits artisanaux et se fichaient de tout projet d'expansion ou d'exportation. Les voisins se moquaient de ce repli, de cette obstination à ne rien changer. Sur ces sujets, rares étaient leurs commentaires. L'un d'eux se contentait de lancer, certains soirs de rêverie alcoolisée, en regardant vers la ville étalée à l'ouest :

« Ils nous auront pas ! »

Avec le miel, l'aîné connaissait les gestes de routine, il parlait à peine. Ce jour-là, on aurait dit qu'il faisait la gueule. Ou qu'un souci le dévorait patiemment. Parfois, il désignait un outil puis attirait l'attention du cadet sur un détail technique. L'autre observait en silence. Il versait dans le tonneau les bidons pleins à ras bord. C'était sa première récolte de miel. Tout l'étonnait. Parfois, il tentait une remarque, mais l'aîné ne répondait pas, ou grognait un peu.

« J'avais jamais entendu ce son mielleux du miel versé dans le miel... »

* *

Une fois le tonneau scellé, ils ne se séparèrent pas comme chaque soir pour aller, l'un prendre l'apéritif à la cave du hameau, l'autre répéter ses morceaux de guitare électrique. Alors ? Une tâche supplémentaire, un devoir qui ne pouvait pas attendre. L'aîné avait pris l'initiative, un seul geste vers l'autre avait suffi. Il arpentait maintenant la cour, le visage encore plus sombre qu'avant, évaluant les distances à l'œil. Puis il apportait une pioche et une pelle. Il s'immobilisait à nouveau

longuement. On n'entendait alors plus que le bourdonnement d'un hélicoptère aspergeant les vignobles. « Saloperie », avait lâché l'aîné, le regard tourné vers le ciel. De temps à autre, il jetait un œil rapide sur un gros sac en toile de jute, soigneusement ficelé, qu'on avait apparemment traîné sur quelques mètres pour l'abriter dans l'entrée.

« Il suffit de faire un trou assez large, commença l'un.

- On va le tirer jusqu'ici, et après on le bascule direct, poursuivit l'autre.

- Sûr qu'il est pas trop lourd ?

- T'as une autre solution peut-être ? On va pas ameuter tout le monde, ou bien ?

- OK, de toute façon, il faut s'en débarrasser. »

* * *

L'aîné avait construit un chariot à roulettes pour déplacer ce fardeau volumineux jusqu'au fond du verger. À tous ces gestes, il avait songé douloureusement depuis des mois. Et puis tout s'était accéléré, comment dire... Il était si massif qu'à deux hommes valides, on pouvait à peine le faire pivoter. Tiré par une corde, le chariot avait grincé dans la cour en terre battue, glissant par virevoltes sous le poids. Le faire avancer dans le pré n'avait pas été une mince affaire. Pour finir, il avait fallu traîner le sac à la main vers le trou.

À la pelle et à la pioche, ils avaient dégagé une place dans des blocs déposés par la rivière, des débris de chantiers, des morceaux de verre brisé. Ils étaient tombés sur une vieille chambre à air, puis une poutre de hêtre en décomposition. La pioche projetait des étincelles à chaque fois qu'elle heurtait un roc. Le cadet sentait maintenant monter en lui des plaisanteries amères.

« Finalement, on saura plus où il est vraiment, puisqu'on l'a enterré deux fois...

- Creuse maintenant, et arrête tes conneries. »

L'aîné avait le visage gris, les yeux obscurs, il était manifestement pressé d'en finir.

« On a l'air de préparer le boulot pour les archéologues de demain. Quand ils retourneront ce bloc de pierre sculpté, ils feront toutes sortes d'hypothèses... Une nécropole, ici, en pleine campagne ?

- Tu veux bien m'aider un peu, au lieu de dire n'importe quoi ? »

Il défit la corde fermant le sac de jute et libéra la pierre tombale.

« Maintenant, attention, il faut la faire pivoter en une fois avec l'inscription contre la terre. Mets-toi là et fais attention, c'est super lourd. »

Leurs visages s'étaient déformés à l'effort, toute leur énergie concentrée en un point. Ils poussèrent un soupir de soulagement.

« Finalement, ici, c'est très bien, pile sous l'arbre planté en sa mémoire. »

* * * *

La dalle de granit s'affaissa comme un corps très lourd, dans un tremblement sans réplique. Ils se mirent tout de suite à combler les espaces qui restaient autour. Les deux frères avaient des gestes de fossoyeurs, mais on voyait bien que ce n'était pas là leur métier.

La pierre tombale réveillait des images insoutenables. Quand les employés de la voirie la leur avaient ramenée, après désaffectation du cimetière, elle avait été déposée devant la maison, l'inscription bien en vue, comme à livraison d'un sac de ciment. En chiffres de bronze, deux dates brillaient au soleil (un bref calcul indiquait une vie écourtée : celle du troisième frère, premier-né, dont plus personne désormais ne parlait). L'inscription avait pénétré les rêves de la maisonnée, faisait en chacun son douloureux parcours.

Il avait donc été décidé de s'en débarrasser. Une deuxième sépulture, en quelque sorte. Après avoir enfoui la chair, restait la pierre qui devait la représenter. Il fallait l'ensevelir elle aussi pour faire place nette. Ils frappèrent la terre de leurs pieds pour égaliser le terrain, puis l'aîné donna un coup de balai sur la dalle. Elle était parfaitement plate et, sur cette face, vierge de toutes lettres.

«Une bonne chose de faite», dit-il, visiblement soulagé, tandis que son épouse, restée immobile jusque-là derrière la haie, apportait aux fossoyeurs d'un jour deux verres de Calamin frais, pleins à ras bord.